

Parcours Spong, *La résurrection, mythe ou réalité ?*

Mercredi 16 mai 2018 : Séance conclusive

Intervention de **Gérard Billon**,

directeur des *Cahiers Évangile* et professeur à l'ICP

I. La polyphonie des évangiles

Puisque Spong a un gros premier chapitre sur le midrach et que, par la suite, il va mêler – parfois de manière confuse – les questions d'historicité et celles du rapport à l'Écriture, je vais commencer par un point consacré à ce que j'appelle la « polyphonie » de l'écriture évangélique. Quand on lit un évangile, nous avons plusieurs voix à entendre, dont la voix scripturaire – auquel le midrach est lié sans s'y confondre. Je donnerai aussi des exemples de midrach sur la Pâque de Jésus.

1. Premier point : la polyphonie de l'écriture évangélique

Selon Spong – de ce point de vue, il rejoint le consensus actuel – l'évangile de Marc, daterait des années 65-70, ceux de Matthieu et de Luc des années 80-90, et celui de Jean de la fin du 1^{er} siècle (après 90). Les évangiles ont donc été écrits plus de 40 ans après la rumeur de Pâques. Si Jésus a été crucifié le 7 avril de l'année 30 ou le 3 avril de l'année 33 – les exégètes et les historiens en discutent –, la rumeur qu'il est vivant et qu'il anime le groupe de ses disciples se répand dans les semaines ou dans les mois qui suivent. Le groupe des disciples va s'étendre, se disséminer et les premiers écrits du Nouveau Testament, ce sont les lettres de Paul, la 1^{ère} aux Thessaloniens datant des années 50. Pendant 40 ans – temps d'une génération – on n'a pas beaucoup d'écrits, à part les lettres de Paul, toujours conjoncturelles, peut-être aussi de brefs récits (miracles de Jésus, paraboles, Passion...), sorte de petits compendium pour aider la mémoire, la catéchèse.

Les évangiles bénéficient donc de la consolidation de la foi, issue de l'événement fondateur qu'est la Pâque de Jésus. Et ils sont comme un aboutissement de l'histoire entre Dieu et le peuple d'Israël, ou plutôt entre Dieu et l'humanité par le peuple d'Israël, histoire consignée dans ce qu'on appelle l'Écriture ou les Écritures saintes (notre Ancien Testament). De plus, je suis persuadé que, dans les années 70, Marc a à sa disposition des éléments déjà écrits (une double légende fait de Mc 1/ un compagnon de Paul, 2/ quelqu'un qui aurait recueilli les souvenirs de Pierre à Rome). Quand il rédige, il dispose d'un matériau qui est d'une part la mémoire de l'histoire de Dieu avec l'humanité par l'intermédiaire du peuple d'Israël (les Écritures saintes) et, d'autre part, la réflexion issue de l'expansion missionnaire des chrétiens. Vont jouer un rôle

très important : la Torah – ce qu'on appelle le Pentateuque –, les prophètes, tout particulièrement Isaïe, et les Psaumes.

Spong a une question : les évangiles sont-ils des biographies ? Je réponds oui et non. Il y a une part biographique : l'évangile de Luc commence par la conception de Jésus et se termine par sa mort et l'après de sa mort. On a donc bien un fil chronologique. De même Mc : le premier épisode n'est pas la naissance de Jésus, c'est son intronisation comme Fils de Dieu et le début de sa prédication par l'épisode du baptême. Il ne faut pas négliger ce fil biographique. Porté par les apôtres et reçu par les premiers chrétiens, il est enrichi de tout un processus d'interprétation – mais le fil biographique lui-même est déjà interprétation ! Pourquoi Mc ne parle-t-il pas de l'enfance de Jésus, alors que Lc en parle ? Pourquoi Mt qui en parle, ne dit-il pas la même chose que Lc ? Pourquoi s'intéresse-t-il à Joseph alors que Lc s'intéresse à Marie et fait intervenir Zacharie et Elisabeth ? Il y a donc des choix : le fil biographique est déjà un choix.

J'ouvre une petite parenthèse. Il y a une chose, essentielle pour nous qui lisons les évangiles mais valable pour tout récit biographique (ou article de journal) : la réalité n'est seulement de l'ordre de l'expérience, mais aussi et surtout de l'ordre du récit. Nous vivons beaucoup de choses. Nous en retenons quelques-unes et, en les racontant, nous tentons de les comprendre. Tout récit est interprétation, il n'y a pas de faits bruts. Ainsi, les évangiles sont-ils des biographies particulières de Jésus.

Dans le processus de compréhension de « l'événement Jésus », il y a la foi que Jésus est vivant, vivant auprès de Dieu. Appelons cela **la voix « pascale »**. De plus, dans l'écriture des évangiles, quand on entend bien, on perçoit une petite rumeur de fond : la vie des premières communautés chrétiennes. Lc écrit pour un public grec qui vraisemblablement ne connaît pas les Écritures saintes. Mt écrit pour une communauté chrétienne ou judéo-chrétienne qui est baignée par les Écritures saintes. À **la voix biographique, historienne**, qui raconte la réalité de Jésus en l'interprétant par la voix « pascale », se joint donc **la voix ecclésiale**. On est convaincu que le Jésus de Nazareth dont on raconte l'histoire, est vivant, ressuscité auprès de son père et qu'il anime son Église – ou les communautés chrétiennes qui se réclament de lui. Enfin, il y a la volonté constante de confronter l'événement Jésus – événement qui nous fait vivre au cœur de l'empire romain – avec le grand fleuve des anciennes Écritures où Dieu s'est révélé au petit peuple d'Israël pour le bonheur de l'humanité. C'est **la voix de l'Alliance ou voix des Écritures**. Pour employer une image musicale, on peut parler d'une sorte de « polyphonie » où quatre « voix » chantent un thème unique : **IXTUS** (*Ièsous Xristos Theou Uios Sôter* – Jésus, Christ, Fils de Dieu, Sauveur) – ictus veut dire « poisson » en grec.

1.1. L'harmonie des quatre voix.

Dans l'écriture d'un récit évangélique adoptant le fil biographique, il y a 1) **le souci historien**. Mais un Grec, un Romain, un Juif du 1^{er} siècle n'ont pas la même conception du souci historien que celui que nous avons. En particulier, la grande question de la documentation se pose. Aujourd'hui, nous sommes submergés de documentation, nous avons un énorme tri à faire pour organiser un récit. Au 1^{er} siècle de notre ère, la documentation – pour Mc, je vous l'ai

dit, des lettres de Paul, déjà des mini-récits, des compilations de choses concernant Jésus de Nazareth, plus une mémoire des choses que l'on se raconte puisque pendant les 40 premières années suivant la mort de Jésus –, certain-e-s de ceux et celles qui ont suivi Jésus sont encore vivants. Il y a encore des témoins de la première heure. On sait qu'en vieillissant on perd un peu la mémoire, mais les choses importantes restent gravées. C'est cela la documentation première : la mémoire, orale, vivante mais également des documents écrits.

Par ce souci historien, les évangiles ont la volonté de situer l'homme de Nazareth dans la société et la culture de son temps. Par le fait même, ils nous informent. Si je suis un Gaulois du 1^{er} siècle ignorant des coutumes juives et que j'entends parler de Jésus, dans l'évangile, j'ai des petites choses qui m'informent. Lc, assez fort là-dessus, se trompe parfois : il dit par exemple que l'on porte le fils de la veuve de Naïm en civière, alors que cela n'existait pas en Judée-Galilée. On nous informe sur les grands-prêtres, sur l'importance du Temple, sur l'occupation romaine, sur l'opposition juifs/samaritains. Au fil des évangiles on a des tas d'informations de ce style : elles sont historiques. Il y a plus, un bon historien, non seulement informe, mais il a à cœur de faire comprendre le sens de l'événement : qui était l'homme de Nazareth, ce prédicateur qui a été crucifié, qui se disait fils de Dieu et qu'on a reconnu comme messie d'Israël ?

Il faut toujours dans les évangiles entendre cette voix historienne : les évangiles ne sont pas des contes, des fictions. En même temps, comme tous les écrivains, historiens compris, on utilise les techniques de toute narration : description, portrait, mise en situation, insistance sur un personnage, ellipses, ralentis, tensions, mises en parallèle etc. Dans l'évangile de Mt, il y a une très grande ellipse entre les ch. 2 et 3 : 30 ans d'un coup ! Ralenti : dans Jn, le dernier repas se déroule du ch. 13 au ch. 17, soit 5 ch. Autant pour cette soirée que pour ce qui en Galilée entre le ch. 1 et la fin du ch. 5 – encore Jésus a-t-il eu le temps de faire un aller-retour à Jérusalem. C'est normal. Tout historien use de l'art de raconter.

Dans cet art de raconter, surtout dans les évangiles, il y a la conviction que celui dont on parle, un homme inscrit dans son temps, dans une société, de milieu populaire, originaire d'une région dont on ne parlait pas beaucoup, qui n'a jamais fréquenté le pouvoir, n'est jamais allé à Césarée ou à Tibériade, qui était un homme de la campagne, qui connaissait bien les travaux des champs, celui-là, on dit qu'il est vivant, ressuscité auprès de Dieu. C'est 2) la voix pascale, la conviction même de toutes les communautés chrétiennes. Le souci historien est animé par cette conviction : Jésus est ressuscité des morts. Cela fait partie des éléments que Spong distille mais sur lesquels il n'insiste pas suffisamment. Jésus est l'incarnation, à un moment précis de l'histoire, dans un lieu précis du temps, de la vie de Dieu. Cela fait déjà partie de la prédication du règne de Dieu. C'est le sens des récits dits de miracles et en particulier des trois réanimations de cadavres, qui sont comme des signes, des bandes-annonces de cette vie en plénitude dont les communautés chrétiennes sont animées. Jésus ressuscité est vivant actuellement. Du temps de sa prédication, il annonçait et réalisait dans l'histoire la vie éternelle du Dieu vivant.

Les écrivains que l'on a appelés par la suite Matthieu, Marc, Luc et Jean ont fait partie de communautés vivantes qui ont reçu l'Évangile transmis par les apôtres et qui en ont vécu. Vivre

de Jésus Ressuscité leur a donné une compréhension intime de l'annonce du Royaume de Dieu et de la Passion de Jésus. Même pour celles et ceux qui n'ont pas connu Jésus, le fait de dire qu'il est vivant, ressuscité, cela dynamise et en même temps cela permet de comprendre la vie qui irriguait l'annonce du Royaume. 3) **La vie ecclésiale**, la transformation qui marque ces hommes et ces femmes du 1^{er} siècle s'est imprimée dans les écrits évangéliques. Ceux-ci portent la trace, de façon plus ou moins consciente, de quatre éléments : 1/ les tensions avec la société païenne, 2/ la prédication missionnaire : comment parler de Jésus ressuscité, de l'homme de Nazareth, du messie d'Israël ? Dans les évangiles, on trouve l'expression « Fils de l'Homme ». Or elle ne figure jamais dans les lettres de Paul : je pense que cela aurait été trop compliqué pour lui d'expliquer ce que cela voulait dire. A distance des faits, les évangiles ont repris cette expression et d'une certaine manière ils en ont donné le sens. 3/ la catéchèse des croyants : cet aspect catéchétique des évangiles est énorme et 4/ les marques des lieux premiers et essentiels où s'est élaborée la mémoire de Jésus de Nazareth, fils de Dieu, sauveur d'Israël, sauveur des hommes : la liturgie, le culte. C'est encore le premier lieu d'écoute des évangiles. **Voix ecclésiale**.

Enfin les écrits évangéliques sont immergés dans un héritage avec lequel il y a rupture et continuité. C'est 4) **le grand fleuve des Écritures**, la mémoire vivante du peuple d'Israël, choisi par Dieu, d'abord avec Abraham puis avec les hébreux libérés d'Égypte pour le bonheur des nations. Écritures qui portent la fonction sacerdotale du peuple d'Israël puisque c'est par eux que va se faire le bonheur de tous. Avec la foi en Jésus Ressuscité, la relecture des Écritures – c'est là que nous allons trouver le midrach – donne sens aux récits concernant Jésus de Nazareth. Quand Jésus, quelque part à Capharnaüm, guérit la belle-mère de Simon-Pierre, cet événement banal est compris, au fur et à mesure des années, comme étant en lien avec la grande histoire de Dieu avec le peuple d'Israël. La guérison de cette femme qui se met ensuite à le servir est mise en lien avec d'autres guérisons dans l'Ancien Testament. C'est plus patent encore avec la guérison du fils de la veuve de Naïm : on fait un lien avec Elie rendant la vie au fils de la veuve de Sarepta.

Dans son premier chapitre Spong fait grand cas du midrach mais il n'y a pas que le midrach. Il a raison d'insister sur l'imprégnation, par les écritures du peuple d'Israël, de l'écriture évangélique. Il n'y a pas un passage dans lequel il n'y ait pas une allusion, une citation ou un pastiche d'écritures, d'événements, de formules poétiques ou narratives qui font partie de ce que nous appelons l'Ancien Testament.

Ce rapport aux Écritures (en gros, notre « Ancien » Testament) donne une large perspective théologique aux récits puisqu'il fait entrer le lecteur dans la grande « histoire du salut ». Il inscrit le destin de Jésus, « Christ » (= Messie) de Dieu, dans l'histoire du monde et de l'Alliance entre Dieu et l'humanité par le choix d'Israël.

1. 2. Les quatre voix

1.2.1. Le souci historique (ou voix de l'Histoire)

Les informations sur Jésus de Nazareth, transmises par les apôtres, portées par les communautés, recueillies par les écrivains, ne sont pas le tout de « l'événement Christ » mais en forment l'élément de base. Ce n'est pas le thème principal. Le thème principal c'est Jésus de Nazareth, Christ sauveur.

La vie des premières communautés qui sous-tend l'écriture évangélique fait donc déjà partie de l'Histoire. Supposons que Matthieu – selon une hypothèse retenue – ait écrit son évangile à Antioche (de Syrie), la troisième grande ville de l'empire après Rome et Alexandrie. Supposons que Luc aussi ait écrit à Antioche (on peut en discuter) – il n'a pas écrit dans le même quartier que Matthieu. Mt écrit dans le quartier juif alors que Lc est plutôt dans le quartier grec. Tous les deux ont le souci de nous ramener à ce qui s'est passé début des années 20, début des années 30 dans les territoires occupés par les Romains – Galilée, Samarie, Décapole et Judée.

Cette « voix », c'est celle sans laquelle les autres n'auraient aucun sens – c'est elle qui articule les autres. Les évangélistes n'utilisent pas cette voix pour nous informer : les informations, c'est simplement ce que l'on peut tirer de ce qu'ils ont écrit. Cela nous permet de deviner 1/ **le monde dans lequel Jésus a proclamé le Royaume de Dieu** (et nous mesurons l'écart entre ce monde et le nôtre : relations sociales, hommes/femmes, parents/enfants, maîtres/domestiques ou esclaves, prêtres du temple/fidèles apportant leurs offrandes, etc.). 2/ **Quel type d'homme Jésus était.**

Les évangiles ne nous disent rien de son aspect physique, ils ont même eu tendance à idéaliser le portrait de Jésus, son caractère – j'aime bien quand il se met en colère, cela le rend humain ! Il ne se met pas en colère seulement au Temple (les vendeurs chassés). Dans l'évangile de Lc, il se met en colère contre Jacques et Jean, les « fils du tonnerre », qui veulent invoquer le feu du ciel contre un village samaritain qui a mal accueilli le groupe. Juste après, il y a la parabole du bon samaritain. Dans le récit de Lc, cela fait sens. D'un côté, deux disciples, et non des moindres, hargneux contre des Samaritains, de l'autre Jésus qui dit que l'exemple même de l'amour est donné par un Samaritain ! Il aurait pu prendre n'importe qui d'autre, cela aurait fonctionné de la même façon (côté provocateur).

Une autre fois, chez Mt, il répond sèchement aux mêmes quand leur mère intervient pour demander que ses fils soient l'un premier ministre, l'autre ministre des finances, « quand tu viendras dans ton Royaume ». Or Jacques et Jean ne seront pas au pied de la croix, mais leur mère, si !

Son caractère, ses convictions, ses sentiments : il pleure devant le tombeau de Lazare. Son rapport aux réalités économiques, politiques, affectives, religieuses et culturelles de son temps. Jésus le juif : il ne rate pas un shabbat. Jésus le Galiléen : il a un accent, cf. chez Mt, lorsque Pierre est dans la cour du grand-prêtre : « Toi aussi tu es un des leurs, tu as un accent ». Jésus le prédicateur : il était doué pour prêcher, il avait le chic pour inventer ces histoires que l'on appelle des paraboles. Le thaumaturge : on est un peu mal à l'aise vis-à-vis de tous ces récits, mais il n'était pas le seul, il y en avait d'autres. Jésus, le prophète des derniers temps...

Attention ! Gardons-nous de reconstruire la psychologie de Jésus. En effet, les évangélistes racontent de manière très elliptique et il est tentant de combler les « trous » par ce que nous pensons vraisemblable (tant au point de vue de l'action que des personnages).

1.2.2. L'écriture pascale (ou voix de la Résurrection).

Au moment de mettre par écrit leurs récits, les évangélistes ne peuvent oublier que Jésus est maintenant le Seigneur Ressuscité. Pour dire l'événement radicalement nouveau qu'est la résurrection de Jésus, ils n'ont pas inventé de mots nouveaux. Ils ont repris et enrichi un vocabulaire et un imaginaire qui avaient cours à leur époque. Ils ont puisé

1) dans le monde des images de la **littérature « apocalyptique »** (= qui révèle le projet de Dieu sur l'histoire des hommes). Par exemple, le jeune homme en vêtement blanc : le blanc est caractéristique des envoyés divins, c'est un code. Autre code : le « troisième jour ». Dans la Bible, des événements importants se déroulent ce jour-là. Exemple : quand Abraham (Gn 22) reçoit l'ordre d'offrir en holocauste son fils. Au matin, il prend Isaac, l'âne, le bois, deux serviteurs et il part. On a alors une ellipse. Ils arrivent au lieu en question « le troisième jour », le jour capital de l'épreuve et de la révélation de Dieu. Cf. Osée 6,2 : « *Au bout de deux jours il nous aura rendu la vie, le troisième jour, il nous aura relevés et nous vivrons en sa présence.* » Le troisième jour, ce n'est pas « un, deux, trois » mais : un jour il va y avoir une manifestation divine d'une extrême importance. Nous avons perdu les clefs de ce langage codé. Ce vocabulaire du « troisième jour », on le dit « **eschatologique** » parce qu'il concerne la fin du monde.

2) **L'imaginaire apocalyptique et le vocabulaire eschatologique sont liés à quatre motifs** : l'éveil, le lever, la vie et l'exaltation. Pour dire la résurrection de Jésus mais aussi la résurrection des morts, on emploie un vocabulaire flottant, un seul ne suffit pas.

1. le vocabulaire de **l'éveil** est le plus diffusé : « réveiller, relever, mettre sur pied... » (grec *égeirein*)

2. le vocabulaire du **lever** : « se dresser, se lever » (grec *anistanai* ; *anastasis* = résurrection). Ces deux premiers vocabulaires sont à peu près synonymes.

Note : Pour ces deux verbes (**réveiller** et **se lever**) l'imaginaire fonctionne sur l'opposition entre un avant et un après : l'éveil succède au sommeil, la position debout à la position assise ou couchée. Il semblerait qu'il y ait eu un report de sens du deuxième verbe sur le premier. Le symbolisme **ténèbres / lumière** est sans doute à relier à cet ensemble.

3. vocabulaire de **la vie** : « grec *zèn* : vivre, cf. français zoo ». On le trouve surtout chez Paul et Luc. Il ne faut pas se bloquer sur le schéma avant/après. Jésus est « le vivant » : il y a une continuité entre Jésus de Nazareth et Jésus ressuscité. Il faut tenir les deux : il est le même et pas tout à fait le même.

4. vocabulaire de **l'exaltation** : avec les verbes « exalter », « glorifier », « monter au ciel ». Spong, bien qu'il minimise le tombeau vide, remarque que Lc nous raconte l'Ascension mais pas Mt. Il conclut avec justesse que résurrection et ascension sont deux moments du même événement. J'ajoute que Lc utilise plusieurs motifs. Avec le vocabulaire de l'exaltation – que

reprend Lc au début des Ac –, Jésus est dit rejoindre la droite du Père, au ciel, « assis à la droite de Dieu ». L'imaginaire de ces verbes fonctionne sur l'opposition bas/haut. Il permet de souligner la nouveauté radicale de la situation du Christ. Jamais personne n'avait occupé une telle position. Par conséquent, le disciple aussi est invité à participer à cette situation exceptionnelle de Jésus auprès de Dieu.

La fin de **Marc 16** concentre tout le vocabulaire disponible : « *s'étant relevé* » (v.9), « *il vit* » (v. 11), « *lui ayant été réveillé* » (v.14), « *il fut enlevé* » (v.19). **Luc 24** fera de même mais dans la seule scène du tombeau vide : « *le vivant* » (v.5), « *il est réveillé* » (v.6), « *le troisième jour il se lève* » (v.7). Le vocabulaire de l'exaltation se trouve à la fin du chapitre, au moment de l'Ascension.

1.2.3. Pour faire vivre l'Église (ou voix ecclésiale).

Cette « voix » a pour nous désormais une valeur historique, elle se mêle à la « voix historique » mais elle n'a pas été conçue comme telle. L'enquêteur historien est sollicité à un double niveau : dans les évangiles nous allons à la recherche de Jésus dans les années 30 et par ailleurs nous allons dans les communautés chrétiennes qui vivent dans les années 50 à 100. Le même salut en Jésus le Christ est reçu et transmis suivant les soucis et les convictions qui naissent et grandissent dans la confrontation au monde (*ad extra* : mission, rapports à la société) et au réel ecclésial (*ad intra* : enseignement, vie fraternelle, culte, prières)...

Ainsi, la communauté de Marc, aux alentours des années 70, peut-être à Rome, a produit un évangile que nous pouvons définir comme « kérygmatic » (du grec *kerussein*, proclamer). Le récit est proclamation du salut divin accompli en Jésus le Christ. Alors même qu'elle est éprouvée par les persécutions puis une défiance (confrontation au monde), elle y propose une parole d'encouragement à suivre le Christ sur la route de la Croix, vérité de Dieu. Cette parole d'encouragement renvoie aux sources de la foi, en particulier au baptême chrétien. La pointe n'est pas d'accepter les souffrances, il faut vivre la montée Jérusalem et les difficultés de cette vie comme étant une participation à la passion du Christ.

1.2.4. L'accomplissement des Écritures (ou voix de l'Alliance).

Comme celui de Jésus, le langage des apôtres et des premiers chrétiens est façonné par celui des Écritures (notre A.T. actuel). La conception de Dieu et de l'être humain ainsi que leur « Alliance », la place du peuple élu et des nations païennes dans l'histoire de cette Alliance, la nécessité de la Loi, l'importance des prophètes et des sages sont un héritage juif. Cf. Mt 15, la rencontre avec la cananéenne. Mc l'appelle « syro-phénicienne ». Le même fait est vu de deux manières différentes. Mc lui donne sa carte d'identité normale : elle habite du côté de Tyr, en Phénicie. Mt l'appelle « cananéenne », alors que le terme « cananéen » n'existe plus à l'époque – comme aujourd'hui « gaulois ». Pour les lecteurs, il évoque d'emblée les ennemis traditionnels du peuple d'Israël : d'emblée, avant même qu'elle ouvre la bouche, il y a sur cette femme un regard négatif. Or, c'est justement à cette femme, vue négativement, que Jésus, abasourdi, va dire : « Femme, ta foi est grande ! » C'est le moment où, dans l'évangile de Mt, Jésus ouvre la prédication du règne de Dieu aux païens. Au ch. 14, il multiplie des pains en territoire juif, juste

après ce sera en territoire païen : juifs et païens, tous ont également droit au pain de Dieu. À un moment de sa vie, j'en suis persuadé, Jésus a dû vivre une conversion.

En un temps où le livre est rare, réservé au culte et à l'étude, la mémoire joue moins sur le « par cœur » que sur l'intelligence (faire « parler » la Parole divine toujours vive : adapter, solliciter le vieil écrit pour comprendre une situation inédite). C'est là qu'intervient le midrach. On fait parler les Écritures, l'héritage qui nous vient de nos pères, transmis au fil des siècles, pour comprendre une situation inédite. On n'a pas les mots pour le dire mais comme l'on sent qu'on est en présence de quelque chose d'important, on va chercher les mots, les formules, les images dans le dictionnaire sacré, dans le recueil des Écritures.

Citations (emprunt littéral et explicite du type « Ceci est arrivé pour que s'accomplisse l'Écriture qui dit... ») ou **allusions** (emprunt non littéral et non-explicite, comme « cananéenne » pour Mt, on peut ne pas voir l'allusion) dessinent les convictions des premiers chrétiens : 1/ un portrait de Jésus enraciné dans la tradition croyante de son peuple, en particulier concernant l'espérance messianique, 2/ une interprétation de cette tradition croyante : Jésus est le Messie et il accomplit les Écritures en tant que porteuses du salut de Dieu.

Dans les évangiles, il y a des allusions et des citations explicites. Exemple de citation explicite, celle d'Isaïe en Mc 1,2-3 : ce qui fut annoncé se réalise. Ainsi Mc 1,2-3 : *Ainsi qu'il est écrit dans le livre du prophète Isaïe : « Voici que j'envoie mon messager en avant de toi pour préparer ton chemin. Une voix crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur, Rendez droits ses sentiers »*. En fait, cette citation mêle, selon la version grecque, Exode 23,20, Malachie 3,1 et Isaïe 40,3. Peu importe, l'essentiel est que cela vient de la grande histoire de l'Alliance et que cela nous aide à comprendre le rôle de Jean-Baptiste.

2. Deuxième point : Le bain scripturaire, le midrach

J'en viens au midrach que j'insère dans cette dernière voix : la voix des Écritures. Pour la tradition juive, les Écritures ne se comprennent pas sans une aide orale mais la réalité ne se comprend pas sans les Écritures. C'est pourquoi l'on dit que Dieu a donné sur le mont Sinaï la Torah sous deux formes : la Torah écrite et la Torah orale. **La Torah écrite** comprend essentiellement les cinq premiers livres (le Pentateuque). Elle est éclairée par les Prophètes et méditée par les autres Écrits. **La Torah orale** est plus difficile à cerner car elle est moins un contenu fixe qu'un mouvement. Initialement de bouche à oreille, de maître à disciples, elle transmet des traditions qui accompagnent la transmission de la Torah écrite et l'expliquent. On parle aussi de « littérature rabbinique » parce qu'elle a été recueillie et organisée les rabbins (mot qui vient d'une racine qui signifie « beaucoup ») après la chute de Jérusalem en 70. Les traditions sont de deux types : la *halakah* et la *aggadah*. La *halakhah* (de la racine *halak*, marcher) est à dominante juridique ; elle tire de la Torah des directives religieuses et des règles de vie. La *aggadah* (récit) est à dominante narrative ; composée d'histoires graves ou légères, moralisantes, légendaires, folkloriques, elle édifie et fait réfléchir.

Jésus était baigné dans les Écritures. Il est fort possible qu'il ait employé le midrach *aggadah* ou le midrach *halakah*. Deux exemples. Dans le sermon sur la montagne (Mt 5-7) tout le monde connaît les antithèses : « On vous a dit..., moi je vous dis... » Disant cela, Jésus fait du midrach *halakah* : « certains interprètent tel verset des Écritures comme cela, moi je l'interprète d'une autre manière ». La parabole du bon samaritain dont nous parlions plus haut, répond à la question d'un légiste : « Que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? » – « Tu connais les commandements : aime Dieu et ton prochain » – « Qui est mon prochain ? » Au lieu de répondre de manière explicative, Jésus raconte une histoire : la parabole est du midrach *aggadah* sur le mot « prochain ». Les évangiles sont pleins de midrach mais tous les évangiles ne sont pas midrach. Si je crois que Jésus, pour la question du prochain, fait du midrach *aggadah*, toutes les paraboles de Jésus ne sont pas du midrach *aggadah*. Ce sont parfois des petites fables qui font partie de la culture grecque – j'ai dit que Lc était le plus grec des évangiles. Je crois néanmoins que l'on peut rapatrier le début de Lc, la naissance de Jésus à Bethléhem, la ville de David, comme étant un midrach sur le fait que Jésus est Christ, Sauveur et Seigneur : c'est le cœur du message des anges aux bergers.

Je voudrais prendre un dernier exemple qui concerne **la mort de Jésus**. Le midrach (de la racine *darach*, chercher, creuser ; pluriel : *midrachim*) désigne d'abord une méthode d'interprétation et ensuite des œuvres composées selon cette méthode. Cela part d'un principe : l'Écriture explique l'Écriture, elle est la clef pour interpréter la réalité. Soit donc un exemple tiré de Mt 27,51-54 : le moment de la mort de Jésus.

Regardons bien le texte. Entre le dernier cri de Jésus et la profession de foi du centurion, Matthieu raconte des phénomènes étranges (comparer avec Mc 15,37-39 et Lc 23,45-47) : le rideau du Temple se déchire (en accord avec Mc et Lc), la terre tremble, les rochers se fendent, les tombeaux s'ouvrent, les morts ressuscitent (mais ils ne vont à Jérusalem et ne se montrent qu'après la résurrection de Jésus) :

Matthieu 27 ⁵⁰ Mais Jésus, criant de nouveau d'une voix forte, rendit l'esprit. ⁵¹ Et voici que le voile du sanctuaire se déchira en deux du haut en bas la terre trembla (*eisesthè*), les rochers se fendirent ⁵² les tombeaux s'ouvrirent, les corps de nombreux saints défunts ressuscitèrent (passif de *egeirein*) : ⁵³ sortis des tombeaux, après sa résurrection (*égersin*, cf. *egeirein*), ils entrèrent (*eis-elthein*) dans la ville sainte et apparurent à un grand nombre de gens. ⁵⁴ À la vue du tremblement de terre (*seismos*) et de ce qui arrivait, le centurion et ceux qui avec lui gardaient Jésus furent saisis d'une grande crainte et dirent : « Vraiment, celui-ci était Fils de Dieu. »

Pour le v. 53 – il n'y a pas de ponctuation en grec –, on peut lire de deux façons. Ou bien : « *Après sa résurrection, ils entrèrent dans la ville sainte et apparurent à un grand nombre de gens.* » Ou bien : « *Sortis des tombeaux après sa résurrection, ils entrèrent dans la ville sainte...* » Suivant donc que l'on mette la virgule avant ou après « après sa résurrection », le problème de fond reste le même. Dans le premier cas, sortis des tombeaux, que font-ils après, c'est-à-dire pendant le shabbat, puisque ce n'est qu'après la résurrection de Jésus qu'ils entrent dans la ville sainte ? Dans ce cas et dans l'autre (s'ils ressuscitent après la résurrection de Jésus pendant le shabbat) cela doit faire un choc de les voir soudain réapparaître chez soi les justes défunts (des

grands-parents par exemple). Impossible d'avoir une lecture littéraliste ! C'est irréaliste. Par contre nous avons là un très beau midrach sur trois textes de l'Écriture.

Daniel 12,² Beaucoup de ceux qui dorment dans le sol poussiéreux se réveilleront (en grec, passif de *égeirein* dans la LXX : *se lèveront [anistanai]*) ceux-ci pour la vie éternelle, ceux-là pour l'opprobre et l'horreur éternelle...

Esaïe 26,¹⁹ Tes morts revivront et leurs cadavres ressusciteront. Réveillez-vous et chantez, habitants de la poussière (LXX : *les morts se lèveront [anistanai] et ils ressusciteront [passif de égeirein] ceux qui sont dans les tombeaux et ceux qui sont dans le sol se réjouiront*) car ta rosée est une rosée de lumières ! Et la terre aux trépassés donnera le jour...

Ezékïel 37,⁷ Il y eut un bruit pendant que je prononçai l'oracle et un mouvement (LXX : *seismos*) se produisit : les ossements se rapprochèrent les uns des autres [...] ¹² C'est pourquoi prononce un oracle et dis-leur : Ainsi parle le Seigneur DIEU : « Je vais ouvrir vos tombeaux je vous ferai remonter de vos tombeaux, ô mon peuple, je vous ramènerai sur le sol d'Israël. » (LXX : *voici que je vous ouvre les tombeaux et je vous conduirai hors de vos tombeaux et je vous mènerai [eis-agein] vers le sol d'Israël.*)

Le midrach de Mt est pour nous incompréhensible si on oublie que c'est un midrach *aggadah* qui explique de manière narrative la portée salvifique de la mort de Jésus. La Pâque de Jésus, ce n'est pas seulement l'ouverture du tombeau. Pâques est un événement qui a une double face : d'une part la mort de Jésus qui est déjà résurrection des morts et d'autre part la découverte du tombeau vide au matin de Pâques. D'ailleurs en Mt 28, 2 : lorsque les deux Marie se rendent au tombeau après le shabbat, « *voilà qu'il se fit un grand tremblement de terre* ». La terre n'arrête pas de trembler ! D'abord au moment de la mort de Jésus, puis au moment de découvrir que le corps n'est pas dans le tombeau. Tout cela est du midrach *aggadah* pour nous dire que la mort de Jésus est vie pour ceux et celles qui sont les fidèles de Dieu (cf. Dn 12). Par le midrach, l'écriture évangélique nous raconte bien Jésus de Nazareth, qui déjà de son vivant donnait des marques de la vie de Dieu, l'évangéliste le raconte avec les problèmes qui sont les siens, mais aussi avec des lignes de sens tirées des Écritures saintes. Mais il n'y a pas que le midrach...

II. Discussion

1. Sur l'exposé

Q. – *A propos du troisième jour. Faut-il accorder de l'importance au fait que pour la résurrection de Lazare il est question non pas du troisième mais du quatrième jour ? Et dans Genèse, le troisième jour est le jour de la première apparition de la vie. Si l'on fait en outre du sixième selon de schéma d'A. Wénin, un troisième jour bis, c'est le jour de la création de l'humain. Y a-t-il du sens à faire ce rapprochement ?*

GB – L'expression « le troisième jour » est la première d'une série de texte qui montrent que ce jour-là, Dieu intervient pour sauver. Références : Gn 22,4. Voilà ce que disait un rabbin : « Le troisième jour est celui où la vie est rendue aux morts, selon ce qui est écrit dans Osée : "Au troisième jour, il nous ressuscitera et nous vivrons devant lui." » Libre interprétation d'Osée 6

dans lequel on lit : « Venez et retournons vers le Seigneur, c'est lui qui nous a déchirés, c'est lui qui nous guérira. Au bout de deux jours il nous aura rendu la vie, au troisième jour il nous aura relevés et nous vivrons en sa présence. » C'est très certainement Gn 22 et des textes comme Osée 6 qui sont derrière la profession de foi de Paul en 1 Cor 15 reprise ensuite par quelques évangiles : « Jésus est ressuscité le troisième jour selon les Écritures. »

Je ne mettrai pas forcément toutes les mentions du troisième jour sur le même registre. La mention des chiffres (jours, heures) n'a pas toujours une portée théologique. Ce que je fais pour le troisième jour, je ne le ferai pas pour le deuxième. Le quatrième est intéressant : il faut le prendre au sens strict. C'est le moment où l'on a dépassé la limite et c'est ainsi qu'il est compris dans l'évangile. Peut-être que l'évangile de Jn, écrit à la fin du siècle, ne veut pas laisser croire que le jour où Lazare est ressuscité est en lien avec la résurrection de Jésus. Il y a en effet une grande différence entre les deux : Jésus vit dans l'éternité de Dieu alors que Lazare est « remort ». Dire « c'est le troisième jour et il sent déjà », ç'aurait été introduire des confusions.

Toujours pour le « troisième jour », j'ai eu des débats avec des gens disant : « Mais si, il est mort le vendredi et il est ressuscité le dimanche matin. » Je réponds : vous ne savez pas s'il est ressuscité le dimanche matin. Ce que l'on sait, c'est la découverte du tombeau vide. Moi j'ai tendance à croire que la résurrection, c'est durant le jour du shabbat puisque tous les récits commencent : « Après le shabbat... » Avec le shabbat, on est dans le dernier jour, ce jour qui ne fait pas nombre avec les autres, puisque ce jour-là il n'y a pas de création particulière. On pourrait s'intéresser à cela à la manière de Spong, mais il ne le fait pas.

Q. – *Qu'en est-il de la source Q ?*

GB – La source Q, c'est une collection de paroles de Jésus que les exégètes ont reconstituée à partir de l'évangile de Lc. Il en existe des reconstitutions éditées à partir du texte de Lc. Ce serait une source commune à Lc et à Mt. Dans la source Q on a des éléments que l'on n'a pas chez Mc : par ex. la brebis perdue ou le Notre Père. C'est une source hypothétique mais vraisemblable, bien que l'on n'ait ni document ni manuscrit. Elle n'a pas d'influence sur Jn.

Q. – *Opposez-vous midrach et allégorie ou vous vous contentez-vous de les situer dans deux registres culturels différents ?*

GB – Je ne les oppose pas. Mais pour interpréter des faits à la lumière des Écritures, les premiers chrétiens ont employé les deux. Il se trouve que l'allégorie est employée par des Juifs : Philon d'Alexandrie et Paul. Lorsque Paul, dans Galates 4, nous parle de l'opposition entre « le fils selon la chair » (Ismaël) et « le fils selon la promesse » (Isaac), les deux enfants d'Abraham, il fait des chrétiens les descendants d'Isaac (fils de la femme libre) et des Juifs, les descendants d'Ismaël (fils de la femme esclave). Cela ne tient pas d'un point de vue logique puisque Isaac est l'ancêtre des Juifs. Mais spirituellement et allégoriquement, ceux-ci sont les descendants d'Ismaël, car ils ont une identité d'esclaves de la Loi.

Il ne faut pas négliger la lecture allégorique des Écritures. Par ex. chez Philon d'Alexandrie Caïn est l'allégorie de celui qui est mené par son désir. On a globalement perdu cette fonction qui veut qu'en lisant les Écritures, en particulier l'Ancien Testament, on y trouve des sens qui ne

sont pas évidents à première vue. Voir le vitrail de la Passion dans la cathédrale du Mans : autour de la crucifixion de Jésus, on a 1/ Isaac qui porte le bois, 2/ la veuve de Sarepta qui ramasse du bois, 3/ les hébreux en Égypte mettant du sang sur les montants des portes. Voilà une lecture allégorique : tous ces épisodes sont comme une préfiguration de la croix de Jésus qui sauve, car chez tous, il est question de salut.

Q. – *Les apparitions sont-elles de type aggadah ou de genre apocalyptique ?*

GB – Les deux. Spong remarque avec justesse que, dans la plus ancienne profession de foi (1 Cor 15), il n'est pas question du tombeau : « Il est mort selon les Écritures, il est ressuscité selon les Écritures et il est apparu à Céphas, à Jacques, à plus de cinq cents frères et à moi l'avorton. » Cela implique que les apparitions durent un certain temps et que l'Ascension n'introduit aucune coupure. En 1 Co 15, les apparitions ne sont pas accompagnées de la mention « selon les Écritures ». Elles sont la suite logique de « il est ressuscité selon les Écritures ». Les apparitions seraient la réponse à la question : « Comment savons-nous qu'il est ressuscité ? » – Réponse : « nous l'avons vu ». Il y a là le résultat d'une expérience : c'est « par grâce » dit Paul. Le mot « grâce » intervient assez souvent. Donc résurrection, apparitions à Céphas, Jacques etc., tout cela, c'est par grâce de Dieu. C'est par grâce de Dieu que nous participons à l'événement résurrection, tout comme Paul.

Maintenant Mc : il nous dit qu'il y a la découverte du tombeau vide. Mais, dans la première version (Mc 15, 1-8), il ne parle pas d'apparition du Ressuscité. On connaît le message du personnage apocalyptique en vêtements blancs : « Allez dire aux apôtres et à Pierre qu'il vous retrouvera en Galilée comme il vous l'a promis. »

C'est Mt qui va nous raconter qu'après la découverte du tombeau vide et le message de l'ange a lieu une rencontre des femmes avec le Ressuscité. Puis, ensuite, en Galilée la rencontre de Jésus avec les apôtres – mais pas d'Ascension.

Dans Mt, Lc et Jn, il y a, avant les apparitions, le tombeau vide. Chez Paul, c'est « en creux » (il parle de « il a été enseveli »). C'est essentiel et je trouve que Spong minimise voire même efface le tombeau vide. Laisser supposer que Jésus a été mis à la fosse commune me choque. Je pense qu'il a été enseveli dans un tombeau et que le tombeau a été découvert vide. Quant à ce qui s'est passé entre la mise au tombeau et la découverte qu'il est vide, c'est le problème de la foi. Qu'il y ait ensuite des apparitions, cela va dans le sens que Jésus est « le même et autre ». Spong minimise aussi Lc 24, page extrêmement bien composée. D'abord le mystère du tombeau vide puis le chemin d'Emmaüs raconté par le prisme de la liturgie chrétienne : 1/ liturgie de la parole (« reparcourant les Écritures, il se mit à leur enseigner ce qui le concernait ») et 2/ la liturgie eucharistique avec la « fraction du pain ». Les apparitions dans les évangiles sont une extension du tombeau vide : un « en creux » suivi d'un « en plein ».

2. Sur les thèses de Spong

Q. – *Comment réagissez-vous à l'enquête policière de Spong, spécialement les ch. de la fin, quand il révèle à la fin la manière dont il fallait prendre le sujet ?*

GB – J'ai lu toutes vos contributions et je vous admire d'avoir pris le temps de lire lentement et patiemment un tel livre. Ainsi vous m'avez aidé à lire un livre avec lequel je ne suis pas d'accord. Cela m'a poussé à élucider les raisons pour lesquelles je ne suis pas d'accord.

L'un d'entre vous m'a confié que les ch. 19 et 20 l'avaient beaucoup intéressé. Mais c'est du roman et cela ferait un très bon film. Certes, cela est donné comme une hypothèse : Pierre en Galilée, étant retourné et ayant repris son travail, a à un moment donné la prescience, la conviction que Jésus est présent et vivant dans la gloire de Dieu ; cela l'irrigue, le transforme et, avec les apôtres, il retourne à Jérusalem pour annoncer la bonne nouvelle de la résurrection. Tout cela, je trouve que c'est du roman, une variation libre.

Le récent film sur Marie-Madeleine, c'est également du roman mais intéressant. Que fait le film ? Dans le contexte d'aujourd'hui où nous sommes sensibles à la question et à la présence des femmes, il prend un personnage qui, pour une fois, n'est pas une prostituée, mais une femme brimée dans la vie sociale de son époque. Le film montre comment cette femme est véritablement libérée par l'enseignement de Jésus. Dans une scène très étonnante, complètement inventée, il y a une discussion entre Jésus, Marie-Madeleine et un groupe de femmes. Cela montre que l'évangile concerne la situation des femmes. Le personnage de Judas est intéressant aussi : il est attaché à Jésus et ne sait pas vraiment pourquoi il trahit. Le film romance à partir de données évangéliques, mais pourquoi pas ?

L'idée de Spong est même intelligente. Je doute de sa reconstitution. De toute façon, la base de la foi chrétienne n'est pas sa reconstitution, ce sont les récits évangéliques et ils sont tous différents. Comme Spong, Smith (*Nouvelle visite au tombeau vide*, Cerf, 2013) insiste sur la polarité Galilée (Mc et Mt) / Jérusalem (Lc et Jn). Je prends Mc : « Allez dire aux disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée comme il l'a promis. » Commentaire de Jean Brière : « ne restez pas au tombeau, mais retournez là où tout a commencé, refaites le parcours du règne de Dieu ».

Me distinguant de Spong, je dirais que pour moi la Galilée est importante parce que Mc, Mt et Lc (à la différence de Jn) font de la Galilée le lieu premier de la proclamation du Règne de Dieu. Dans la liturgie du temps ordinaire, nous sommes en Galilée. Au temps pascal, nous sommes à Jérusalem. La Galilée est le lieu du Nazaréen, de Capharnaüm, du lac de Tibériade, des paraboles, des actions miraculeuses, des confrontations avec les scribes et les pharisiens. Le lieu où déjà la vie de Dieu est à l'œuvre. Demander aux apôtres et à Pierre de retourner en Galilée, je le comprends maintenant – peut-être grâce à Spong et mieux qu'avant –, c'est parce que la Galilée est le lieu de l'inscription de la vie de Dieu au cœur de la vie quotidienne. Il y a déjà une action « ressuscitante » chez Jésus de Nazareth. Dans la « polyphonie évangélique », je crois que les écrivains ont souligné ou inventé des choses pour signifier que la vie de Dieu est à l'œuvre dans le quotidien. Il n'y a pas de coupure entre Jésus de Nazareth et Jésus ressuscité. Il est « le vivant ». Mais il y a bien la coupure de la crucifixion.

Je regrette que Spong ne souligne pas suffisamment cette dimension de l'écriture évangélique qui est la coupure « eschatologique ». On attendait la résurrection des justes pour la fin des temps, or Jésus est ressuscité, donc nous sommes à la fin des temps. Désormais la vie

chrétienne se vit sous la lumière eschatologique. Nous attendons la venue du Christ en gloire (plutôt que son « retour ») : venue du même mais totalement autre puisqu'il est actuellement dans la vie de Dieu. Nous vivons notre vie chrétienne comme appelés à être illuminés par cette venue, appelés à être déjà ressuscités – ce que nous sommes par le baptême.

Q. – *Que mettez-vous sous le mot « apparition » si ce n'est pas une expérience spirituelle intérieure ? Il s'est « fait voir » à un certain nombre de personnes, pas à toutes : qu'est-ce que cela veut dire ? Personnellement, je pense beaucoup plus à une expérience intérieure.*

GB – En ce qui concerne l'ensemble des évangiles et pas uniquement la résurrection de Jésus – cela concerne par exemple aussi les actes de miracles –, j'ai l'habitude de dire : 1/ je ne sais ce qu'il s'est passé, 2/ il s'est passé quelque chose, 3/ malheureusement – ou heureusement – je ne dispose que des récits évangéliques pour en parler. Lesquels, soigneusement, avec leur souci historien, leur foi pascale, les tensions dans lesquelles ils vivaient, ont voulu me transmettre leur foi. Je suis renvoyé à l'Écriture. Vous me dites : je pense à une expérience spirituelle. Peut-être avez-vous raison, peut-être avez-vous tort. Ni vous ni moi ne pouvons savoir ce qui s'est passé exactement.

Mais ce qui vous fait vivre, vous, comme ce qui me fait vivre moi, c'est le récit, tel que Jn le raconte, de la rencontre de Marie-Madeleine avec le ressuscité. Qu'il soit inventé ou non, à la limite, c'est second. Parce que, si cela a eu lieu, ce n'est peut-être pas tel que c'est raconté. Le récit est plein d'un dynamisme qui me fait vivre : lisant Jn 20, je suis tout à la fois Marie-Madeleine, le disciple bien-aimé et Pierre. Chacun présente une attitude devant le mystère du Ressuscité. Le disciple bien-aimé n'a pas besoin de voir Jésus ressuscité, il lui suffit de voir les bandelettes à l'intérieur du tombeau vide. Pierre est, un peu comme moi, lent à la détente. Marie Madeleine, elle, a besoin de voir le ressuscité. Selon Jn 19, elle était au pied de la croix avec le disciple bien-aimé et la mère de Jésus. Tous deux ont vu et entendu Jésus mourir : le disciple bien-aimé n'a pas besoin de voir le ressuscité mais, par grâce, Jésus se montre à Marie Madeleine. J'aime cela : si elle n'a pas suffisamment de foi pour se passer d'un corps visible, j'aime bien que Jésus se soit présenté à elle. Mais j'ignore comment.

Q. – *De toute façon, on n'aura pas la réponse. Mais n'est-ce pas eux qui sont ressuscités à la vie ?*

GB – Vous dites que ce sont eux qui sont ressuscités à la vie. Mais nos explications – et ma mini-homélie sur le disciple bien-aimé, Pierre et Marie-Madeleine en Jn 20 – ne remplaceront jamais la lecture même du récit de Jn. C'est d'abord cela qui compte. Le discours de Spong, mon discours, les discours des prédicateurs, les films, les images sont ce que l'on appelle du « méta-langage », un langage sur le langage. Ce que vous avez dit est du méta-langage : vous reconstituez quelque chose qui est peut-être vrai, peut-être faux. Comme on ne peut pas, avant de nous retrouver dans le paradis, savoir qui a raison, lisons et relisons les évangiles. Pour nous faire vivre, pour la catéchèse, pour le témoignage et la mission, il faut lire et relire les récits tels qu'ils sont écrits. Lisant Spong, j'espère que de temps en temps vous êtes allés voir les textes : c'est cela qui est intéressant. Même chose pour Pagola : cela vous a fait relire les textes. Ce qui compte, c'est le contact avec les premiers récits. Au début du XX^{ème} siècle, le père Lagrange disait

que toutes les vies de Jésus étaient certainement très belles, mais que les seules qui comptaient, c'était les quatre évangiles. Ni Spong, ni moi, ni ce qu'a fait Benoît XVI ne remplacera la lecture des évangiles. Et les lire, cela peut bouleverser. À quelqu'un qui veut s'y mettre, on peut recommander de commencer par la lecture de Mc.

Vous êtes un public particulier, un public qui a étudié et qui a pris l'habitude de se garder du littéralisme. Les homélies, les cours, les conseils que l'on donne à tel ou tel, les livres de Pagola, Spong ou *Jésus, L'encyclopédie* de J. Doré font partie de notre travail de « passeurs ». Cf. la distinction faite par Theobald : aider à passer de la « foi élémentaire » à la « foi christique ». Ce que nous essayons de faire, même chrétiens, c'est toujours ce passage. On peut avoir la foi en l'homme, en la vie, il faut passer à la foi en Christ vivant. Lire pas à pas les évangiles puis les étudier. « L'exégèse, c'est lire lentement » disait Paul Beauchamp. Spong, Doré, moi, nous fournissons des outils qui permettent de lire lentement, un peu comme des instituteurs : même si l'on n'est pas d'accord, cela fait réfléchir, aller plus loin.

À partir du recueil de vos questions, je reviens à ce que je disais un peu vite en commençant : il n'y a pas de réalité sans récit, la réalité n'existe pas si elle n'est pas racontée. On peut la vivre, mais c'est en la racontant qu'on la fait exister. Il est difficile d'accréditer le type de propos de Spong parfois : les chrétiens ont enjolivé la réalité. Non, ils n'ont pas enjolivé, ils ont interprété. Il n'y a pas eu d'abord un fait « brut » qui, ensuite, aurait été enjolivé. Avec notre regard distancié, nous pouvons par exemple dire maintenant : ce qui a été interprété me paraît être de l'ordre du merveilleux et je ne peux pas croire à ce genre de choses. Du coup, avec notre esprit rationaliste et scientifique – voire scientiste, historiciste – nous jugeons le langage employé par les premiers chrétiens au lieu de le recevoir comme une interprétation donnée, une interprétation qui n'est pas infantile. Il faut garder l'esprit d'enfance et se dire que celui qui nous parle est plus intelligent que nous. Spong donne parfois l'impression de se croire plus intelligent que les évangélistes. C'est gênant.

Q. – *Je crois que Spong veut tenir sa rigueur et sa méthode. Du coup, peut-être apparaît-il trop strict. Mais il ne veut pas s'écarter de son chemin. Peut-être cela l'empêche-t-il de prendre d'autres chemins ?*

Noël Barré – *Tu disais que tu lisais Spong un peu comme un roman. J'ai aussi dit cela en particulier les derniers chapitres au sujet de Pierre. Mais c'est un roman qui me dit quelque chose. Dans le livre, je distingue ce qui est de l'ordre du roman et toute une part de connaissances et d'analyses que sans doute on aurait pu trouver ailleurs. En t'écoutant je retrouve plein de choses que j'ai découvertes à travers Spong, Pagola et des tas d'autres exégètes. Je ferais la distinction dans le livre. Mais je suis très heureux d'avoir lu ce roman.*

Q. – *Y a-t-il des rencontres entre Spong et des représentants de l'Église catholique ?*

GB – Je n'en sais strictement rien. Dans le paysage des scientifiques, Spong, c'est seulement un élément parmi d'autres. Je ne vois pas pourquoi il y aurait des rencontres spéciales de Spong avec des représentants de l'Église catholique, pas plus que Pagola. Par contre, qu'il y ait des discussions, oui. Rome se prononce sur suffisamment de sujets pour qu'elle ne se prononce pas sur tout.

Q. – *Comment les exégètes reçoivent-ils une telle analyse ?*

GB – Vous avez entendu la mienne. C'est du roman mais cela me fait penser à des choses intéressantes et me permet de relire les évangiles d'une autre manière. En même temps je critique 1/ un usage abusif du midrach ; le midrach est une méthode d'interprétation mais ce n'est pas la seule ; pour moi, la façon dont Spong l'utilise manque de rigueur ; 2/ son traitement des questions d'historicité : son roman, il le prend comme étant la vérité, bien qu'il la présente comme hypothétique. Il souffle à la fois le chaud et le froid.

Q. – *Y a-t-il d'autres thèses sur la résurrection ?*

GB – Il existe un vieil article dans la revue **Masses ouvrières** de Joseph Doré et Bernard Mercier (*Croire en la résurrection de Jésus-Christ*, Masses ouvrières n° 424, 1989, p. 65-77) qui vaut la lecture. Voir aussi ce qui est dit dans *Jésus, L'encyclopédie* : autre point de vue que vous gagnerez à faire dialoguer avec ce que vous avez lu chez Spong. Ce qui est bien dans votre travail, c'est que vous ne restez pas assis sur des convictions et que vous avez le désir d'aller toujours plus loin.

Q. – *Quand vous parlez de « roman ». Pour moi un roman c'est une histoire imaginaire : je réfute complètement ce que vous dites là.*

Q. – *Plus j'avance, plus je lis, je trouve qu'il y a d'autres choses dans les évangiles qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre. Par exemple, les paroles du Christ en croix : impossible que quelqu'un les ait récupérées, c'est une reconstruction. Jean et les femmes au pied de la croix : pas sûr qu'ils n'aient pas été un peu plus loin. Quant aux miracles, je n'y crois pas : quelqu'un qui est mort et qui redevient vivant etc., ce sont sûrement des histoires destinées à faire comprendre autre chose. Par exemple, la résurrection du fils de la veuve de Naïm. J'ai relu dans l'Ancien Testament la résurrection du fils de la veuve de Sarepta ou de celui de la Shounamite, cela ressemble beaucoup à ce qui est raconté dans l'évangile. La multiplication des pains, je l'ai retrouvée dans le livre des Rois, presque mot à mot. C'est du midrach, ce sont des constructions, ça ne s'est pas passé comme cela. Cela veut dire autre chose. Il faut interpréter : si Jésus marche sur les eaux, celles-ci étant symbole du malheur, on comprend que Jésus domine le mal et la mort et c'est comme cela qu'on a voulu l'expliquer, je suppose. C'est davantage recevable par les jeunes que ces histoires de miracles. Ça m'a beaucoup aidé de comprendre les choses ainsi, cela m'a conforté dans mon intelligence, je suis moins bête qu'avant.*

GB – Vous avez employé une formule que j'entends très souvent : « Ça ne s'est pas passé comme cela. » Mais, encore une fois, nous ignorons comment cela s'est passé ! Nous savons le sens, car le sens nous vient par les récits tels qu'ils sont écrits. Ils nous transmettent des éléments qui nous font vivre. Nous avons toujours tendance à vouloir présenter en catéchèse un récit vraisemblable : « Cela a dû se passer ainsi. » Le problème avec les évangiles, c'est qu'il y a suffisamment d'aspérités pour nous empêcher toute reconstitution par delà leur interprétation. Nous, nous interprétons leur interprétation. Interprétant l'interprétation, nous faisons un **exercice critique** : cette première attitude est nécessaire en particulier pour ne pas se faire moquer *ad extra*, à l'extérieur (peut-être aussi par nous-mêmes), en faisant prendre des vessies pour des lanternes. Cela nous amène à ceci : comme 1/ il n'y a pas de réalité atteignable en

dehors des récits et que 2/ je butte sur le récit, alors je peux bien essayer de reconstituer le fait, ce n'est pas cela qui va me faire vivre, c'est le récit. Autre attitude : **dans la prière**, il m'est demandé non plus d'interpréter les interprétations mais d'entrer dans l'interprétation, de me faire l'un de ceux ou de celles qui est pris par la main pour marcher à la suite de Jésus. Il me fait vivre. Vous comme moi, nous passons d'une attitude à l'autre. À un moment donné, dans la prière, la méditation, j'entre dans l'interprétation et cela va irriguer ma vie et les choix que j'ai à faire. À un autre moment – et cela peut appuyer ma prière – je me livre à un exercice critique sur les récits qui, par ailleurs, ont d'abord pour vocation de nous faire vivre.

Q. – *Dans la formation des catéchistes, voilà un beau sujet. Dans l'Église on n'a quand même pas souvent ce langage. Au sein de notre diocèse, quand vous regardez les documents officiels, sur la Bible, la lecture critique, il n'y a pratiquement plus rien, comme si on craignait que les chrétiens réfléchissent un peu trop.*

Q. – *Ce que j'ai aimé chez Spong, c'est la découverte que Jésus nous a parlé de Dieu comme personne ne nous en a jamais parlé. C'est une approche de Dieu nouvelle, celle d'un Dieu nouveau, un Dieu Père. La résurrection, je ne sais pas. Mais ce Jésus très proche, cet aspect de la personne de Jésus, c'est cela qui ne peut pas mourir. Qu'il soit ressuscité, sous quelle forme, ce n'est pas le problème. C'est ce message extrêmement fort d'amour qui est impérissable. Travaillant en ce moment sur les 50 ans de 68, dans un débat avec les acteurs de 68, des choses très fortes ont été évoquées. On a fait un récit sur la solidarité, le rôle des femmes : on a redécouvert ensemble des choses. C'est intéressant comme démarche. Je me dis que c'est peut-être ainsi que les choses se sont passées avec les premiers croyants.*

Q. – *Moi, vieux curé, je me porte en faux contre ce qui a été dit de la formation des catéchistes. On a eu Pierres vivantes par exemple. Le P. Gilson s'est fait sabrer parce qu'il n'avait pas respecté l'ordre « chronologique » des textes bibliques : il fallait commencer par Genèse. Je défends le travail qui a été fait. On a essayé de donner une vision très positive, partant de la vie. Soyons tempérés dans la critique.*

GB – Je ne peux pas m'engager sur la formation des catéchistes. Vicaire d'une paroisse pauvre, à St-Jean-de-Mont (Vendée), j'admire celles – ce sont essentiellement des femmes – qui acceptent de se lancer. Sans trop de formation elles essaient de faire quelque chose. Bien sûr, étant responsable de la pastorale de la Bible en France, j'aimerais qu'il y ait davantage de groupes bibliques.

De la seconde intervention, j'ai retenu un propos très intéressant. « Jamais homme n'a parlé comme cet homme » : c'est une phrase de l'Évangile, non pas de disciples mais d'adversaires. De fait, les évangélistes ont dû être marqués par cela. Quant à ce que vous avez fait autour de 68, vous avez davantage évoqué des souvenirs que fait un récit. Un récit suppose un début, un milieu et une fin. Évoquer les souvenirs est une étape. Il faudra ensuite les classer, voir leur hiérarchie, s'ils ont des liens entre eux, vers quoi les faits évoqués ont mené etc. C'est ce qu'ont fait les évangiles.

Kierkegaard, philosophe, pasteur danois du XIX^{ème} siècle, disait que la Bible, la parole de Dieu devait être un miroir. Or il y a deux usages du miroir : soit vous l'examinez, soit vous vous

regardez dans le miroir. Pour les évangiles, il faut les deux : 1/ examiner le miroir (exercice critique) et 2/ se regarder dans le miroir pour se demander : comment suis-je finalement ?

Sur 68, vous avez les débats d'un côté et de l'autre les films – documentaires compris, qui sont toujours très bien composés : début-milieu-fin, moments dramatiques, moments de relâchement, musique ; y a de la mise en scène, des techniques narratives, très au point dans les fictions (même si un documentaire n'est pas une fiction). Les évangiles, oui, c'est du roman. Mais du « **roman vrai** ». La formule n'est pas de moi mais de Paul Veyne : « L'histoire est un roman vrai. »

Q. – À la fin du livre de Spong, l'épisode « fête des Tentes » a été pour beaucoup une véritable découverte. Nous sommes tombés sur un article de Daniélou (« Les Quatre-Temps de Septembre et la Fête des Tabernacles », *La Maison-Dieu* n°46, 1956, p. 114-136) qui montre combien à part Jn 7 l'absence de la fête des Tentes dans les évangiles est tout à fait problématique et que bien des traits éparpillés dans les quatre évangiles suggèrent que quelque chose de la fête des Tentes est passé dans les récits évangéliques (en particulier l'épisode des Rameaux). Que penser de cette hypothèse et de cette reconstitution ?

GB – Je suis sceptique sur la reconstitution finale de Spong avec 1/ la semaine pascale qui va jusqu'à la crucifixion de Jésus et 2/ l'illumination de Pierre et des autres qui est suivi de la montée triomphale à Jérusalem lors de la fête des Tentes. Je ne connaissais pas l'article de Daniélou mais il y a un petit livre de Luc Devillers (*La saga de Siloé, Jésus et la fête des Tentes, Jn 7-10*, collection « Lire la Bible » n° 143, Le Cerf). Il se trouve que les quatre évangiles font mourir Jésus dans la semaine pascale et ressusciter juste après. Il se trouve également que c'est l'évangile de Jn qui accorde le plus d'importance à la fête des Tentes du point de vue des motifs. Le lien avec la fête des Tentes est donc à examiner.

Faisons du roman – mais du roman « faux » – : c'est un hasard que Jésus ait été crucifié justement durant la semaine de la Pâque. Comme provincial, il ne montait à Jérusalem que pour les grandes fêtes. Imaginons ce qui aurait été écrit si Jésus avait été crucifié lors de la fête des Tentes ou de la Pentecôte. On aurait sans doute trouvé des significations différentes à la mort de Jésus.

Il a été crucifié lors de la fête de Pâque : on a trouvé des significations qui relie la Pâque et mort de Jésus. Avec la fête des Tentes, on aurait trouvé d'autres significations. Spong y insiste beaucoup à la fin de son livre parce que c'est indispensable à sa démonstration. Il des éléments intéressants (l'importance de l'eau, etc.) mais il y a un défaut de méthode. Il invoque Zacharie ch. 9 et 11 : entrée messianique sur un âne, le berger qui jette les trente pièces dans le Temple et « ils regarderont vers celui qu'ils ont transpercé ». Il dit que cela était lu à la fête des Tentes. Peut-être. Nous n'avons pas de lectionnaire des lectures juives avant le II^{ème} siècle de notre ère. Certes, comme la liturgie a toujours un côté conservateur, la lecture de Zacharie, attestée au II^{ème} siècle à la fête des Tentes, est possible mais je prendrais cela avec prudence. Un anglais, Hyam Maccoby, qui est intervenu dans les émissions de Mordillat-Prieur, *Corpus Christi*, évoque le fait que Jésus a été arrêté lors de la fête des Tentes, qu'il aurait été gardé en prison pendant très

longtemps pour être finalement crucifié lors de la fête de Pâques. Mais il est l'un des rares à soutenir cette opinion.

Q. – *Demain, ici même, il y a une formation pour les présidents de sépultures. Le thème : comment annoncer la résurrection aux gens qui sont en marge de l'Église.*

GB – Voir le numéro 7 de la revue de catéchèse Oasis sur *La résurrection de la chair*. Le dossier est simple et excellent.

Transcription : Loïc de Kerimel
Texte revu par Gérard Billon